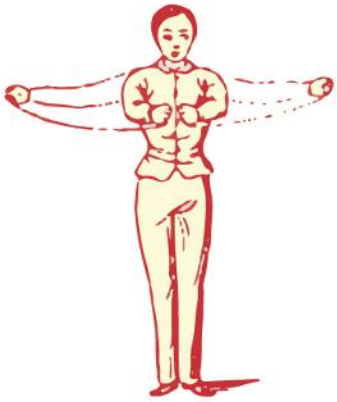


Rubrique : (Re)découvrez-les

Romain Gary : de l'assignation à la signature

Claire Debuire

Le nom qui nous est donné à la naissance « se déplace, [...] voyage, [se] lègue[1] ». Comment, dès lors, le récupérer à son compte ? Comment s'en faire un nom *en* propre ? C'est avec « des faux-papiers en règle[2] », que l'écrivain Romain Gary tente toute sa vie de trouver une substance à son nom, s'acharnant à écrire pour qu'enfin s'inscrive son « vrai nom », celui qui signerait « de l'intérieur »[3]. Quarante romans, huit pseudonymes, sept langues seront mis à contribution pour essayer de se tailler un nom à la mesure de son existence, un nom qui n'aura de cesse, selon les lois propres du langage, de se déplacer, se substituer, se multiplier, marquant son époque et celles à venir d'un style à nul autre pareil. L'impossibilité de l'assignation identitaire emmène R. Gary sur les chemins d'une subversion interne où il se perd lui-même, jusqu'à une funeste ultime signature.

Tu seras...

Né en 1914 de deux parents juifs d'origine russe, R. Gary grandit à Vilna dans une grande précarité et dans un univers secoué par le désordre des nations. Pour voiler la laideur de leur monde, sa mère, ancienne comédienne désargentée, lui conte monts et merveilles, bain de langage propice au déploiement de fictions salvatrices : « Ma mère m'avait raconté trop de jolies histoires, avec trop de talent et dans ces heures balbutiantes de l'aube où chaque fibre d'un enfant se trempe à jamais de la marque reçue, nous nous étions fait trop de promesses et je me sentais tenu.[4] »

À la fois cordon ombilical l'alimentant de son fantasme et colonne vertébrale soutenant son être, la mère de R. Gary est celle qui le *nomme à*, lui conférant une place à tenir. C'est avec un *Tu seras* majestueux qu'elle le couronne, et l'assigne dès l'enfance : « Tu seras Victor Hugo, prix Nobel », « ambassadeur de France », « Tu

1. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problème cruciaux pour la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil & Le Champ freudien, 2025, p. 92.
2. Gary R., *Le Grand Vestiaire*, Paris, Gallimard, 1949, p. 50.
3. Burgelin C., *Les Mal Nommés*, Paris, Seuil, 2012, p. 17.
4. Gary R., *La Promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, 1960, p. 294.

auras toutes les femmes à tes pieds [5] ». Dès l'aube, sa vie se conjugue au futur, liée dans une promesse vouée à donner « une forme et un sens au destin d'un être aimé [6] ».

Dans les pas de sa mère, R. Gary ne croise pas un « dire qui nomme », c'est-à-dire qui revêtirait sa puissance métaphorique. De fait, au travers de ce *nommer à*, la mère « généralement suffit à elle toute seule à en désigner le projet, à en faire la trace, à en indiquer le chemin ». Perclus par cet « ordre qui est de fer », il rencontre un « être nommé à » [7] qui l'assigne à une métonymie de noms propres, une course effrénée vers une possible nomination, toujours différée, qui le confronte plutôt à ce que le nom ne dit pas, à ce qu'il est insuffisant à pouvoir dire. Pour lui, « la jouissance manque à l'océan des noms propres [8] », d'où leur efflorescence répétée.

Reconnu…

Au sortir de la guerre, où il a combattu sous les insignes du Général de Gaulle, R. Gary, devient connsul de France, mission qu'il occupe pendant vingt-cinq ans. Ayant trouvé un nom d'auteur, il publie un ouvrage pour la première fois en 1945. Le nom du père, Kacew, déjà sur la sellette, se consume — *gary* signifiant *brûle* en russe. Son premier livre *L'Éducation européenne* est salué par la critique. « J'étais né [9] », écrit-il. Son nom de fiction devient autant sa première création littéraire que son propre engendrement. En 1956, il reçoit son premier prix Goncourt pour *Les Racines du ciel*. Si la renommée littéraire et le travail d'écriture le soutiennent un temps, il se sent rapidement « répertorié [10] ». Retrouver un avenir, une nouvelle *vie devant soi* devient alors fondamental pour « redonner à la vie la puissance des promesses qu'elle a faites un jour, et qu'elle peine à tenir [11] », commente Delphine Horvilleur.

Ainsi, l'effort de réplique apparaît devoir se refaire sans cesse pour continuer à pouvoir se maintenir dans l'Autre.

Échapper au répertoire

R. Gary multiplie les pseudonymes – Satan Bogat, René Deville, Fosco Sinibaldi – et entretient ce jeu de cache-cache avec le public et les autres pour ne « pas se laisser constater [12] », échappant ainsi au regard d'un Autre inquisiteur à même de le cerner. Traduisant ses romans écrits sous pseudonymes avec des pseudonymes de traducteurs, R. Gary assume tous les rôles et places, à la manière des poupées russes, vivant des « tourments non tant de l'imposture que de la posture impossible à trouver [13] ». Jonglant avec les pseudonymes et les fausses-identités, R. Gary n'arrive pas à ajouter la seule balle qui compte, « la dernière balle [qui] est hors de […] portée [14] » : un nom dont il pourrait s'emparer et qui arrêterait la ronde métonymique des nominations.

---

5. *Ibid.*, p. 23 & 50.
6. *Ibid.*, p. 385.
7. Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 19 mars 1974, inédit.
8. Laurent É., « Les traitements psychanalytiques des psychoses », *Les Feuillets du Courtil*, nº 21, février 2003, p. 19.
9. Gary R., *La Promesse de l'aube*, *op. cit.*, p. 354.
10. Gary R., *La Nuit sera calme*, Paris, Gallimard, 1974, p. 205.
11. Horvilleur D., *Il n'y a pas de Ajar*, Paris, Grasset, 2022, p. 13.
12. Gary R., *Pseudo*, Paris, Mercure de France, 1976, p. 62.
13. Burgelin C., *Les Mal Nommés*, *op. cit.*, p. 319.
14. Gary R., *La Promesse de l'aube*, *op. cit,* p. 132.

Comment exister ?

La création littéraire est pour R. Gary une façon de « tenter d'échapper à l'intolérable, une façon de rendre l'âme pour demeurer vivant [15] ». Il s'affronte à une profonde douleur d'exister, à un désespoir qui menace de l'emporter et qui fait apercevoir combien le « rapport au nom est indissociable du rapport à la langue [16] » : « Si je n'enterre pas sans cesse ce fumier [ledit désespoir] aux sources d'une œuvre, il finit par infecter ma conscience au lieu de la féconder. Je n'existe pas : je me dissous [17] ». Il vaut mieux maintenir l'équivoque généralisée pour contrer le sentiment d'inexistence profond qui rétrécit son monde : « La vérité est peut-être que je n'existe pas. Ce qui existe, […] ce sont mes livres, quelques romans, une œuvre si j'ose employer ce mot, tout le reste, c'est de la littérature [18] ».

La défense Ajar, une prison

En 1973, la braise Ajar allume le brasier – *ajar* voulant dire *braise* en russe. « *Tout m'était donné encore une fois*. J'avais l'illusion parfaite d'une nouvelle création de moi-même, par moi-même [19] », écrit-il. Sous le pseudonyme d'Émile Ajar, il réinvente un style. Même sa syntaxe est nouvelle : il quitte la délicatesse de l'écriture *à la Gary* pour accentuer le comique, l'oral ; les maladresses sont assumées. Il torpille avec sa langue les définitions verrouillées, les significations qui assignent, les compréhensions trop hâtives. Il appelle cela la « défense Ajar [20] » : une façon de subvertir le langage pour faire éclater son revers de semblant.

Si cette supercherie lui donne un nouveau souffle, elle devient un guet-apens se retournant contre lui-même : « *Il* était là. Quelqu'un, une identité, un piège à vie, une présence d'absence, une infirmité, […] une mutilation, qui prenait possession, qui devenait moi. *Émile Ajar* [21] ». Ce qui devait le libérer d'une assignation, l'enfermait dans un paradoxe. Dans un pacte faustien, R. Gary demande à son petit-cousin Paul Pavlovitch d'incarner Émile Ajar, de lui donner une voix, un corps.

En 1975, É. Ajar reçoit le prix Goncourt – le second pour R. Gary – pour son roman *La Vie devant soi*. É. Ajar « relègue subrepticement Gary vers l'arrière-scène [22] », lui dont le succès ne fait que s'affaiblir. Produisant son propre effacement, R. Gary se trouve dans l'impasse.

L'ultime nomination

Le 2 décembre 1980, il met fin à ses jours en se tirant une balle de revolver dans la gorge – lieu de l'énonciation. Il laisse une œuvre posthume : *Vie et mort d'Émile Ajar* écrite un an avant sa mort et publiée un an après celle-ci. Ce texte dévoile sa mystification, qu'il n'a pu soutenir davantage.

---

15. *Ibid.*, p. 175.
16. Burgelin C., *Les Mal Nommés*, *op. cit.*, p. 132.
17. Gary R., *Pour Sganarelle*, Paris, Gallimard, 1965, p. 11.
18. Gary R., *La Nuit sera calme*, *op. cit.*, p. 232.
19. Gary R., *Vie et mort d'Émile Ajar*, Paris, Gallimard, 1981, p. 30.
20. Gary R., *Pseudo*, *op. cit.* p. 11.
21. *Ibid.*, p. 81.
22. Burgelin C., *Les Mal Nommés*, *op. cit.*, p. 323.

R. Gary rédige une lettre de suicide, contenant ses derniers mots : « On peut mettre cela évidemment sur le compte d'une dépression nerveuse. Mais alors il faut admettre que celle-ci dure depuis que j'ai l'âge d'homme et m'aura permis de mener à bien mon œuvre littéraire. Alors, pourquoi ? Peut-être faut-il chercher la réponse dans le titre de mon ouvrage autobiographique, *La Nuit sera calme*, et dans les derniers mots de mon dernier roman *Car on ne saurait mieux dire*. Je me suis enfin exprimé entièrement. [23] »

Il n'y a pas de plus radicale nomination que ce geste qui lui fait écrire : « Je me suis enfin exprimé entièrement ». Il signe son être dans la mort faute de pouvoir le faire dans la vie. La signature est là, dorénavant infalsifiable. Le *Tu seras* maternel se transforme en un ultime *Je suis ceci*. Ne pouvant plus jouer des équivoques, R. Gary finit par se faire « un nom par le passage à l'acte [24] ».

Dans le labyrinthe des noms propres, R. Gary brouille les pistes entre vie et fiction. Écrire une autre vie, un autre soi toujours à l'horizon pour supporter sa vie, son soi : « Recommencer, revivre, être un autre fut la grande tentation de mon existence [25] ».

Collège clinique de Lille — 20 juin 2026

23. Gary R., cité par V. Estellon, *in* « Écrire pour survivre. Les masques de survie de Roman Kacew », *Revue française de psychosomatique*, n° 58, décembre 2020, p. 55.
24. Laurent É., « Les traitements psychanalytiques des psychoses », *op. cit.*, p. 19.
25. Gary R., *Vie et mort d'Émile Ajar*, *op. cit.*, p. 29.